

Les clubs privés

Charles Bourget

Gastronomie et patrimoine

Numéro 52, hiver 1992

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/17723ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Continuité

ISSN

0714-9476 (imprimé)

1923-2543 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

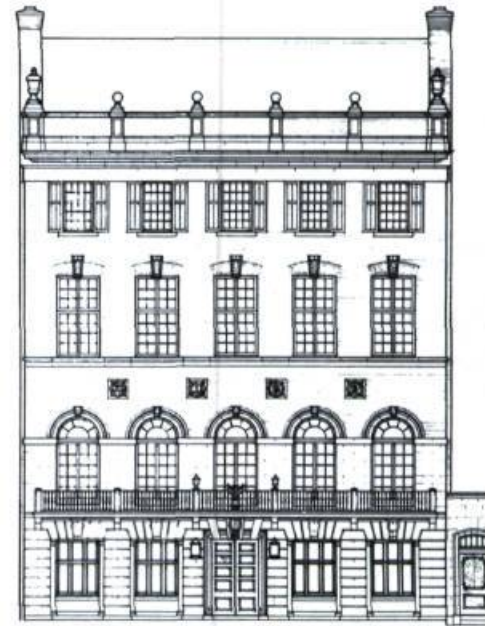
Citer cet article

Bourget, C. (1992). Les clubs privés. *Continuité*, (52), 19–26.

LES CLUBS PRIVÉS

par Charles Bourget

Si les clubs privés du Québec conservent «l'esprit» de la tradition anglaise, leur architecture et leur organisation intérieure se sont émancipées sans conteste des modèles londoniens.



Le Club universitaire: un rappel des maisons georgiennes de Londres (Percy Nobbs, arch., 1912). Photo: Archives Notman, Musée McCord.

Août 1919, le prince de Galles, futur Édouard VIII, est en visite au Canada. Ce soir, il dîne au Club de la Garnison, à Québec, pour y dévoiler une plaque qui commémorera la participation de certains des membres du Club à la Première Guerre mondiale. Fierté, honneur et dignité résument l'atmosphère qui règne ce soir-là dans le vénérable édifice de la rue Saint-Louis¹. Mais peu importe l'occasion, on s'y rend plusieurs fois par semaine et toujours avec le même sentiment d'appartenance, qu'il s'agisse simplement d'y jouer aux dominos, aux cartes, au billard, ou encore de parler affaires, lire ou dîner entre amis.

Le club, c'est le lieu de rencontre réservé aux membres, triés sur le volet, «garantis» de bonne famille et de standing approprié. C'est aussi un univers essentiellement masculin, les femmes n'y ayant fait leur entrée comme sociétaires que dans les années 1970, encore que dans certains cas ce fut par la porte latérale! Faire partie d'un club privé est considéré comme un privilège et une marque indiscutable de réussite sociale. C'est encore le cas de nos jours, même si les règles d'admission se sont légèrement assouplies pour quelques-uns d'entre eux.

Le magnifique escalier du Club universitaire, dans la plus pure tradition Arts and Crafts. Photo: Richard Poissant, CBCQ.





UNE SALLE À MANGER DE L'ÉCOLE DU MEUBLE

Après la Première Guerre mondiale, le courant historiciste est quelque peu délaissé. En Europe, l'Art déco triomphe. Malgré l'épuration formelle due à la conjugaison de l'influence néo-classique, des tendances vernaculaires et du courant fonctionnaliste, les décors ne se démocratisent pas pour autant. Cet ensemble de salle à manger réalisé en 1938, aujourd'hui conservé au Musée de la civilisation, montre avec évidence l'influence de l'Art déco dans les arts décoratifs au Québec. Il n'y a là rien d'étonnant si l'on se rappelle que Jean-Marie Gauvreau, fondateur de l'École du meuble de Montréal, a étudié à Paris et a été fortement influencé par l'idéologie dominante de l'époque.

La modernité de ces meubles se révèle dans la simplicité et la pureté des lignes et des formes comme dans leur caractère fonctionnel. Cependant, ils ne satisfont pas à cette autre exigence qui se manifestait à l'époque et qui voulait que la production fût accessible à un plus large public, ce que permettaient désormais les techniques industrielles. Quelles que soient les qualités de cet ameublement, il ne fait aucun doute qu'il ne répond pas à ce critère. Ensemble unique, il tend encore une fois à démontrer l'importance de la salle à manger en tant que terrain de distinction pour son propriétaire.

Photo: Claire Dufour.



La salle à manger du Château Dufresne (1915-1918): un mobilier de style Adam dans un décor néo-Renaissance. Photo: Gilles Rivest, Château Dufresne/Musée des arts décoratifs.

Bien qu'il soit permis de croire que la présence persistante du mobilier traditionnel caractérisait les intérieurs plus modestes, le dernier quart du XIX^e siècle fut marqué par les ventes par catalogues. Publiés par les grands magasins, ils proposaient un éventail très varié de biens de consommation qui pouvaient être commandés, puis livrés par train. Il ne fait pas de doute que cette pratique, qui a persisté jusque dans la première moitié du XX^e siècle, a bouleversé profondément la manière de décorer les intérieurs. Là encore, la tendance stylistique dominante dans le mobilier de salle à manger fut caractérisée par les formes architecturées de la Renaissance, formes le plus souvent simplifiées, voire schématisées.

1. Siegfried Giedon, *La mécanisation au pouvoir*, Paris, Centre Georges Pompidou – Centre de création industrielle, 1980 [1948] p. 244.

2. Mario Praz, *Histoire de la décoration intérieure: La philosophie de l'ameublement*, Paris, Thames & Hudson, 1990, p. 332.

3. Andrew Jackson Downing, *The Architecture of Country Houses*, New York, Dover Publications, 1969 [1850], p. 404.

4. Édouard Bajot, *Du choix et de la disposition des ameublements de style*, Paris, Librairie Louis Chauv, s.d., n.p.

Jean-Pierre Labiau est historien de l'art.

UNE TRADITION ANGLAISE

Les clubs privés ont une origine un peu floue. On sait que les premières associations du genre ont vu le jour en Angleterre, principalement au XVIII^e siècle. Mais la philosophie qui sous-tend ces organisations élitistes existait déjà dans toute l'Europe du Moyen Âge, avec ce que l'on appelait les guildes. La tendance à se regrouper entre individus de même statut social et aux intérêts communs afin d'échanger sur des sujets précis est une attitude fondamentalement humaine. Ce qui fait l'originalité des clubs privés, c'est tout le protocole qui y régit les rapports entre individus ainsi que les règles qui en limitent l'accès à un cercle restreint de privilégiés.

Des clubs privés, il en existe de toutes sortes. À Londres, l'Athenæum accueille les gens de lettres, philosophes et théologiens, le Reform Club attire les Whigs, alors que le Travellers recrute ses



Le grand salon de l'ancienne résidence de lord Mount Stephen, aujourd'hui le Club Mount Stephen. Photo: Richard Poissant, CBCQ.



L'exubérance du décor Second Empire de la façade du Club Mount Stephen (W.T. Thomas, arch. 1880-1883). Photo: Marc Lajoie, ministère des Communications.

membres dans le milieu diplomatique. Au Québec, le Club de la Garnison (devenu en 1984 le Cercle de la Garnison) s'adressait à l'origine aux militaires seulement, le très huppé Mount Royal demeure toujours un fief conservateur, tandis que le Club universitaire regroupe les diplômés. Chacun a donc ses raisons propres de vouloir exprimer le prestige de son institution à travers un vocabulaire architectural particulier.

Au début, en Angleterre, on louait un grand appartement ou une résidence cossue, mais peu à peu le succès de ces organisations a justifié la construction d'édifices conçus spécialement pour répondre aux exigences de la nouvelle fonction. À Londres le Brook, club très ancien qui remonte à 1776-1778, affiche un néo-classicisme sévère, inspiré de la manière de Robert Adam par la finesse géométrique des motifs décoratifs.

L'Athenæum, plus sobre et plus austère encore, retient notre attention parce qu'il préfigure la réintroduction du style des palais de la Renaissance. Sir Charles Barry utilisera ce style avec beaucoup de mérite au Travellers et surtout au Reform Club, en 1838-1841, qui rappelle le palais Farnèse de Michel-Ange à Rome.

Le recours au néo-classicisme indique de la part des instigateurs des clubs privés une prise de position particulière. À côté des structures néo-gothiques qui proposent une vision pittoresque du rapport à l'environnement ou qui cherchent à définir une identité nationale, comme au palais de Westminster, l'architecture classique des clubs nous parle d'aristocratie, d'ordre et d'idéal liés à un univers de conventions. Austérité et rigueur à l'extérieur, mais luxe et confort à l'intérieur, tel un gentleman à l'allure digne et un peu froide qui ne s'ouvre véritablement que dans l'intimité.



Agrandi à plusieurs reprises et remodelé en 1893, le Cercle de la Garnison intègre l'ancien Bureau des ingénieurs militaires (1823-1830). Photo: Louise Leblanc, Université Laval.



Un dîner d'apparat dans la grande salle à manger du Cercle de la Garnison vers 1940. Photo: Cercle de la Garnison.

LES CLUBS AU QUÉBEC

Au Québec, cette mentalité anglaise sera transposée intégralement puisque les anglophones sont à l'origine de l'introduction des clubs privés au pays. Comme en Angleterre, on jouera avec les styles architecturaux pour donner un caractère aux édifices.

Le Cercle de la Garnison propose un style un peu décousu, indice de ses nombreuses campagnes de construction. Le bâtiment actuel intègre en effet quelques dispositions du Bureau des ingénieurs de la couronne, construit en 1823-1830, qui était une dépendance de la citadelle. C'est avec la fondation du Club en 1879 que le bâtiment change de vocation². Eugène-Étienne Taché soumet un projet d'agrandissement en 1881, mais Harry Staveley ne réalisera les travaux qu'en 1893 et en simplifiera les plans de façon notable.

Les ajouts effectués en 1897 (Squash Court), en 1906 et en 1921 (annexe des dames) puis en 1948 (agrandissement de l'annexe) respecteront la première campagne sans chercher réellement à la mettre en valeur ni à en affirmer le parti stylistique. Dans son aspect global, la façade relève donc du style château proposé par Taché dès le départ et s'inspire de modèles du XVI^e siècle français, avec ses tourelles, cheminées et lucarnes Renaissance. Cette option stylistique a une forte connotation à la fois militaire, comme dans le cas du manège militaire et des portes de la ville, et de prestige, comme au Château Frontenac. Le style est donc tout à fait approprié à un club qui ouvre ses portes à la classe aisée de Québec tout en conservant son caractère militaire. On trouvera ce style tellement à-propos que l'architecte Harold Fetherstonhaugh le réutilisera en 1929 pour le Skating Club, aujourd'hui le Club des Employés civils.

À Montréal, par contre, on demeurera plus près du classicisme britannique. L'importance de la bourgeoisie d'affaires anglaise et écossaise y est sans doute pour quelque chose. Pourtant on saisira bien toutes les possibilités offertes par le classicisme et tout le polymorphisme qu'il sous-tend. On s'émancipera sans conteste, comme à Québec, de l'imitation servile des modèles londoniens. Parmi les clubs privés importants fondés à Montréal aux XIX^e et XX^e siècles, nous ne retiendrons que ceux dont l'architecture présente encore un intérêt historique: les clubs Mount Royal et Mount Stephen, le Club universitaire, l'Engineer Club et le Montreal Athletic Amateur Association. Le Saint James Club (1853), quant à lui, a disparu pour être relogé dans l'édifice de la place Ville-Marie, élevé sur le même emplacement.

Les plus anciens, dont le Saint James, se sont établis dans des résidences bourgeoises. C'est le cas de l'Engineer, aménagé dans la maison construite en 1860 pour le brasseur William Dow, et du Mount Stephen, qui a pris place dans la demeure que lord Mount Stephen a fait édifier en 1880-1883. Toutes deux ont été dessinées par l'architecte William T. Thomas. La riche volumétrie de la mouluration et l'exubérance du décor procèdent d'un classicisme d'inspiration Second Empire. Expression brute de l'opulence, ces clubs n'ont pas la finesse de ceux qu'on a construits au tournant du siècle.

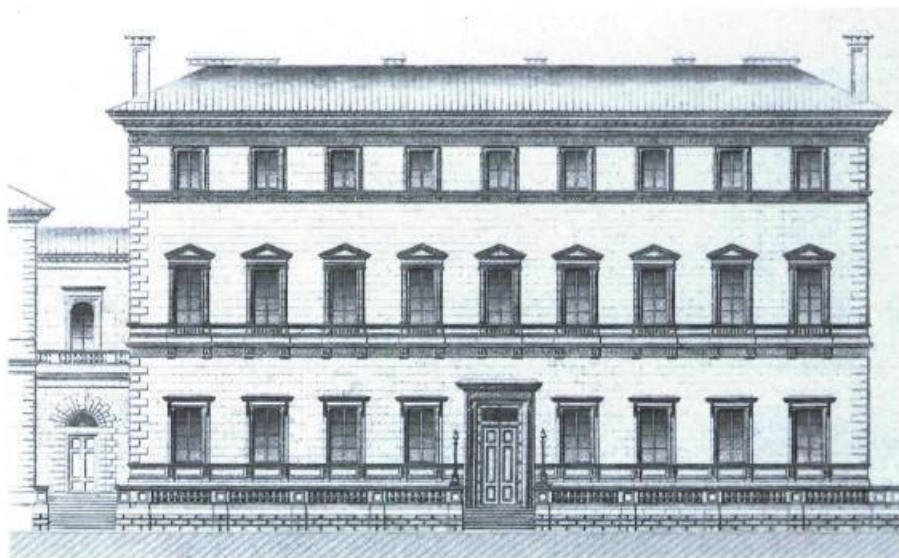
Le Montreal Athletic Amateur Association, conçu en 1905 par les architectes Brown et Miller, montre un penchant beaucoup plus moderne avec l'utilisation rigoureuse de la brique où seuls quelques motifs classiques en pierre de taille rappellent le prestige que l'on désire associer à l'édifice. Le Mount Royal, qui remonte également à 1905, est l'œuvre de l'architecte Stanford White, de la célèbre firme new-yorkaise McKim, Mead et White. Plus impressionnant que le Montreal Athletic par l'emploi généralisé de la pierre de taille, il évoque la grandeur des édifices Beaux-Arts. Donnant directement sur la rue Sherbrooke, il en acquiert une fierté palatiale.

Finalement, le plus anglais de tous les clubs privés montréalais, le Club universitaire, édifié en 1912, rue Mansfield, est celui qui présente le rapport le plus original avec le classicisme britannique. Plutôt que de chercher à impressionner par une ornementation rigoureuse et altière avec pilastres, chaînages ou entablements sophistiqués, l'architecte Percy Nobbs a fait preuve de quasi-simplicité en dessinant un extérieur en brique où la forme des baies, la présence d'un soubassement en pierre à bossage et d'un attique moins imposant peuvent rappeler l'architecture des maisons en rangée géorgiennes de la fin du XIX^e siècle. Fief des diplômés universitaires, il montre la digne retenue d'une intelligentsia consciente de sa valeur.

«A HOME AWAY FROM HOME»

L'idée de construire des édifices particuliers propres à répondre aux besoins des clubs donnera naissance à une typologie architecturale fort originale alliant l'hôtellerie à la résidence. Après tout, leur devise n'était-elle pas «to provide a home away from home»?

Mais le club n'est ni un hôtel ni une simple demeure privée. Le Reform Club de Londres représente l'archétype de la nouvelle fonction. Considérons les plans. Des maisons bourgeoises de Londres, il retient le soubassement où sont logés les services, la machinerie et les chambres du personnel. Toujours présente, il y a aussi ce qu'on appelle la «cour anglaise», aménagée au niveau du soubassement, qui sépare la maison de la rue et permet l'entrée des fournisseurs à l'écart de l'étage noble. Le rez-de-chaussée, toujours selon l'architecture résidentielle, loge les pié-



ces d'apparat, dont une salle de réception (café) et une bibliothèque, toutes deux disposées autour de l'atrium central. L'étage poursuit cette fonction avec un second salon et une autre bibliothèque.

L'importance accordée aux zones récréatives confère à l'intérieur un caractère qui transcende la simple fonction résidentielle avec les salons de jeu, la salle des cartes géographiques et, au second étage, l'imposante salle de billard. Toujours au second, la présence de dix-huit chambres à coucher destinées aux membres achève de nous convaincre quant au statut presque hôtelier de ces établissements.

Au Québec, on a généralement restreint l'ampleur des constructions du genre, mais on y retrouve malgré tout, du moins dans le concept originel, presque tous les éléments fonctionnels cités pour le Reform Club. Aujourd'hui par contre, la situation a sensiblement évolué. Cette conception du club comme milieu de vie autonome pouvant satisfaire les besoins récréatifs, sociaux et résidentiels des membres a graduellement fait place à une vision plus simple qui limite la diversité des services offerts pour favoriser presque exclusivement le volet réception-restauration. On utilise surtout le club pour des repas d'affaires, des dîners mondains, des réceptions de mariage ou autres événements du genre. La plupart des clubs offrent d'ailleurs une excellente table, bien que la cuisine y soit plutôt traditionnelle, ce qui correspond aux goûts de leur clientèle.

Dans tous les clubs sans exception on a réaménagé les pièces destinées aux

L'archétype du club privé au XIX^e siècle: le Reform Club de Londres, dessiné par Charles Barry, l'architecte du parlement de Westminster. Dessin tiré de la Revue générale de l'architecture et travaux publics, Paris, 1857.

activités récréatives. Il n'y a plus de salle de billard ni de salon de cartes et, dans la plupart des cas, même plus de bibliothèque. Cette dernière a été remplacée par une salle de lecture où l'on peut consulter revues et journaux quotidiens en attendant de passer à table. Afin de répondre à cette conception simplifiée du club, on a dû redécorer toutes ces pièces pour en faire des salons privés qui servent aussi de salles à manger. Quant à la fonction résidentielle, la plupart des clubs québécois l'ont toujours considérée comme secondaire.

L'ADAPTATION DU MODÈLE

En Angleterre, les liens étroits qui unissent les clubs de diverses villes selon un principe d'association inter-clubs et le fait qu'une certaine aristocratie habite la campagne tout en traitant ses affaires en ville peuvent expliquer l'importance de la fonction de pied-à-terre dans la conception britannique du club. Au Québec, on a surtout valorisé le côté social, sauf pour de rares exceptions. Le Club universitaire maintenait à l'origine quatorze chambres selon la plus pure tradition britannique. Le Cercle de la Garnison, pour sa part, aurait déjà eu quatre chambres. Ces deux clubs se sont donc conformés assez fidèlement au modèle original.

Dans le cas du Club universitaire, l'architecte Percy Nobbs a même respecté la répartition traditionnelle par étage des différents types de pièce. Mais contrairement aux modèles anglais, le soubassement a été éliminé et c'est au rez-de-chaussée que l'on retrouve hall, vestiaire et services. Les deux autres niveaux sont destinés aux pièces d'apparat, salon, bibliothèque, salles à manger, billard et salon de cartes, alors que l'attique abrite les chambres. Aujourd'hui il n'en subsiste que trois et l'espace restant sert à l'administration et à quelques salons privés. Ces derniers, à une certaine époque, étaient réservés aux femmes.

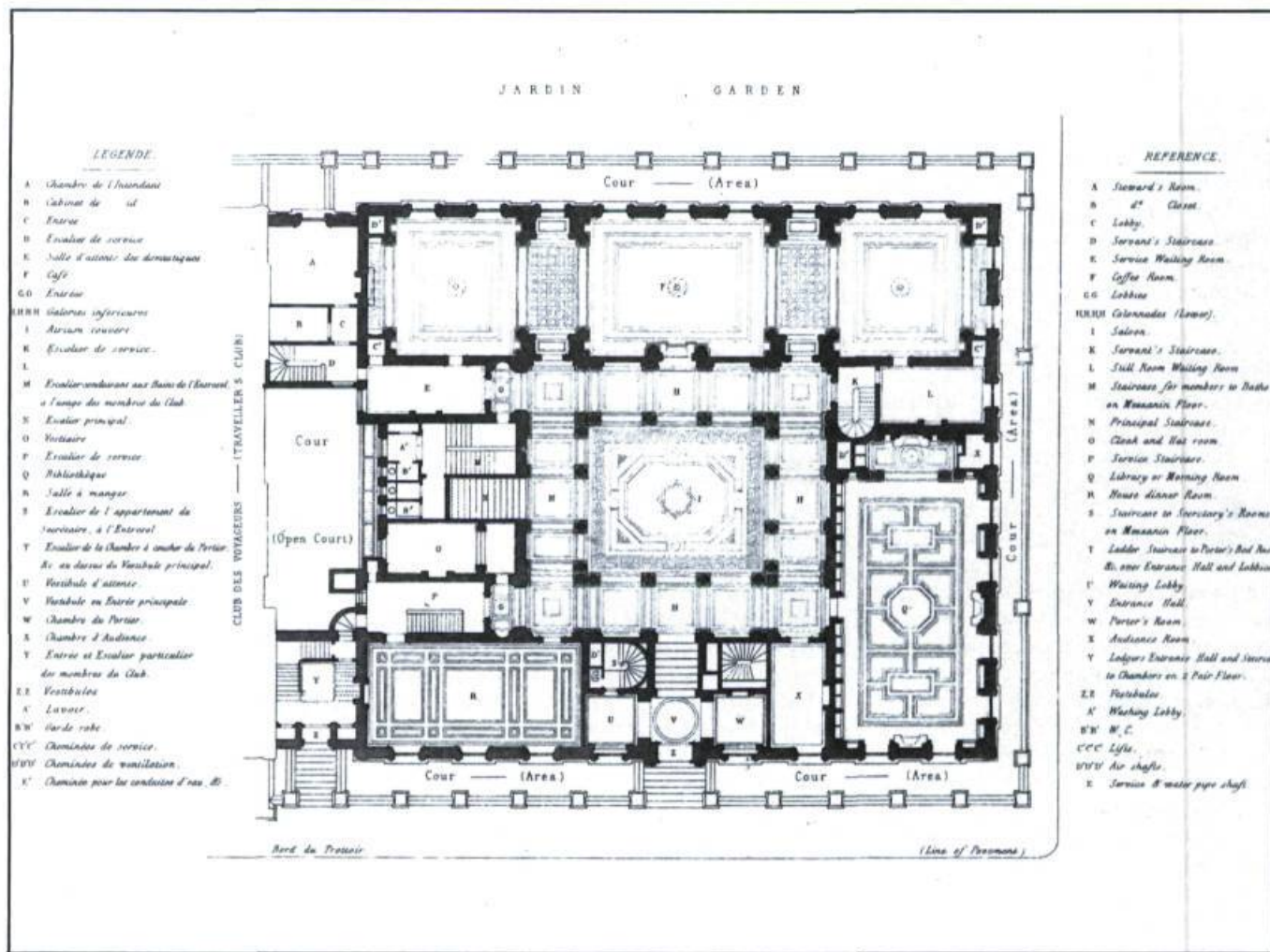
Le rez-de-chaussée du Reform Club loge les pièces d'apparat, dont une salle de réception (café) et une bibliothèque, toutes deux disposées autour de l'atrium central. Dessin tiré de la *Revue générale de l'architecture et travaux publics*, Paris, 1857.

Voilà donc un édifice qui respecte bien les dispositions du Reform Club. Bien sûr la répartition des pièces n'a pas la rigueur du modèle londonien où l'atrium central orchestre magnifiquement l'ensemble. Mais le parti foncièrement Arts and Crafts qu'a privilégié l'architecte explique cette organisation plus organique des espaces d'habitation.

Le Cercle de la Garnison fait preuve d'une adaptation encore plus marquée de la tradition britannique. Réutilisant au rez-de-chaussée les dispositions longitudinales du Bureau des ingénieurs (1823-1830), il ne peut que se dégager des modèles concentriques habituels. L'ensemble présente un agencement de deux ailes placées à angle droit, toujours en accord avec l'idée du palais de la Renaissance française. Mais à l'encontre des modèles français, l'escalier est entièrement intégré à la structure. L'aile nord-sud servait autrefois aux activités comme le

billard (dès 1880) et le squash (en 1897), alors que l'aile est-ouest, agrandie en 1893, était réservée aux fonctions conventionnelles: succession de salons dans un long corridor au rez-de-chaussée, salle à manger, salle de cartes, chambres, cuisine et rangement à l'étage. Au sous-sol on retrouvait une cave à vin et les mansardes logeaient le personnel.

La disposition linéaire des pièces suggère une atmosphère générale comme toute assez différente. Le corridor devient l'élément organisationnel principal, contrairement au Club universitaire, par exemple, où c'est l'escalier qui joue ce rôle. Il y a donc une démarcation fonctionnelle entre les espaces qui dépend davantage de la définition de zones précises sur chaque étage que du caractère général de l'étage lui-même. Staveley a en quelque sorte renouvelé la typologie traditionnelle sans briser l'efficacité fonctionnelle.





Le Club Mount Royal ou la grandeur des édifices Beaux-Arts (McKim, Mead et White, arch., 1905). Photo: Archives Notman, Musée McCord.

Le plan initial de l'étage du Club Mount Royal. L'espace était divisé en deux zones dont l'une, située à l'arrière, était réservée aux femmes. Dessin: Archives du Club Mount Royal.

LE CLUB COMME LIEU DE RENCONTRE

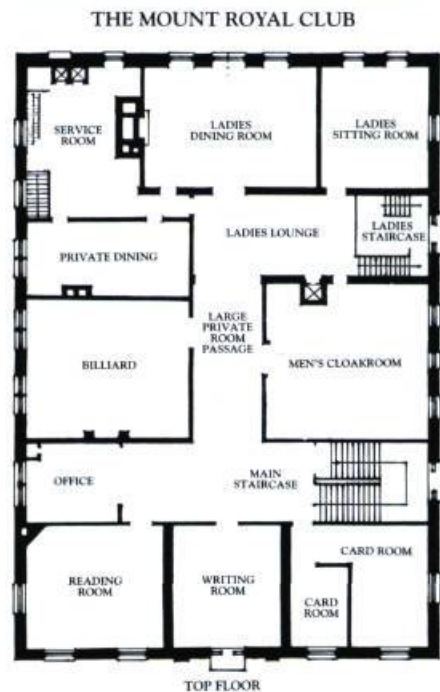
Beaucoup d'autres clubs ont tout bonnement rejeté la fonction résidentielle. Le Club Mount Stephen, qui a emménagé en 1927 dans la demeure de la rue Drummond, ne semble pas avoir envisagé d'y aménager des espaces supplémentaires pour des séjours prolongés. On a seulement transféré les cuisines du sous-sol au rez-de-chaussée et intégré un escalier de service dans la partie arrière pour permettre un lien entre la cuisine et les salles de l'étage. Par ailleurs, la maison est restée dans son état intégral, sauf pour la serre que l'on a transformée en petit salon. Le luxueux intérieur de la maison est d'un goût particulièrement raffiné. Les riches boiseries aux motifs Tudor sont discrètement mises en valeur par l'éclairage tamisé que dispensent de magnifiques vitraux autrichiens du XVIII^e siècle.

Le Mount Royal, conçu dès le départ comme club, n'a lui non plus jamais possédé de chambres. La réutilisation d'une maison n'explique donc pas à elle seule cette absence au Mount Stephen. Il s'agit fort probablement d'un parti fonctionnel choisi comme tel car il répond adéquatement aux besoins des clubs au Québec. L'organisation spatiale du Mount Royal est particulièrement efficace. La cuisine, qui se trouve à présent au rez-de-chaussée, occupait à l'origine une bonne partie du sous-sol, ce qui laissait aux autres étages tout le carré du bâtiment.

L'espace était divisé en deux zones principales dont l'une, située à l'arrière au premier, était réservée aux femmes, qui pouvaient devenir membres du club par l'intermédiaire de leur mari. Elles avaient d'ailleurs accès à l'édifice par une entrée latérale. La présence des femmes au Cercle de la Garnison viendra plus tard, ce qui nécessitera l'ajout d'une aile du côté ouest. La construction du Mount Royal à une époque plus récente explique que les femmes aient eu leurs propres locaux dans le projet initial. Les hommes, quant à eux, passent par l'entrée principale au premier étage où ils ont leur vestiaire. Le reste de l'édifice reprend les dispositions habituelles avec les salles principales au rez-de-chaussée et les loisirs à l'étage. Le décor néo-classique très sobre correspond parfaitement à la distinction qu'on note à l'extérieur.

L'omission de la possibilité d'un séjour prolongé au club représente dans bien des cas une simplification des principes anglais et une façon de s'en démarquer. Le club conserve cependant tout son caractère prestigieux et répond efficacement aux besoins essentiels des membres. Mais voilà, il est réservé à une bourgeoisie exclusivement urbaine et ne peut loger les membres des clubs affiliés, sauf dans le cas du Club universitaire qui entretient encore aujourd'hui des liens étroits avec des organisations extérieures et peut recevoir des membres de passage à Montréal.

La diversité et la qualité architecturale des clubs privés québécois suffisent à nous convaincre de leur valeur et de leur intérêt. D'ailleurs, plusieurs d'entre eux



bénéficient du statut de monument historique. Mais l'âge d'or des clubs est bel et bien passé. La fonction s'est adaptée à une réalité où l'extravagance et la sophistication de l'art de vivre de l'aristocratie britannique n'exercent plus le même attrait. La société actuelle privilégie l'efficacité et le rendement immédiat, et le plaisir est davantage une question individuelle qu'une raison de rencontres sociales. Les clubs ont bien changé. Et c'est parfois pour le mieux. Il n'est plus impossible de franchir leur seuil lorsque l'on n'est pas membre. Par exemple, le Mount Stephen ferme ses portes à ses membres en juillet et accepte les visiteurs; le Club universitaire, pour sa part, est ouvert aux visiteurs sur réservation. Il faut absolument aller se délecter de ces bijoux d'architecture.

1. Col. Simon Parent, *L'histoire du Club de la Garnison, 1879-1979*, p. 46-47.

2. Christine Chartré, *Évolution architecturale du Cercle de la Garnison*, Québec, Service canadien des parcs, nov. 1991 (rapport de recherche).

Charles Bourget est historien de l'architecture.